

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 23 (1973)
Heft: 3

Artikel: Problèmes psychologiques de la femme d'aujourd'hui
Autor: Muller, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PROBLÈMES PSYCHOLOGIQUES DE LA FEMME D'AUJOURD'HUI

I

La condition de femme n'a jamais été facile, ni d'ailleurs celle d'être humain. Nos structures biologiques ne nous aident guère à nous adapter au monde. L'animal, lui, naît avec un corps dont il a d'avance, dans ses instincts, le mode d'emploi. Le petit chien sauvage n'a pas besoin d'apprendre à chasser. Son héritérité le sait pour lui. Le poulain, presque au sortir du sein de sa mère, utilise ses sabots pour galoper avec la horde.

Rien de tel chez l'homme. Il est doté d'un corps plastique, gouverné par un système nerveux pauvre en centres instinctifs, mais extrêmement riche en possibilités d'apprentissage. Il lui faut apprendre l'immense majorité de ses conduites. Certes, au départ, il en a de toutes faites, celles dont il a besoin pour téter, éventuellement chercher le sein, celles qui président aux évacuations, la toux, l'éternuement, le hoquet. Mais ces conduites restent rudimentaires, et sont vite noyées dans des ensembles de gestes tout neufs, qui vont dépendre non plus de l'héritérité, mais de la culture ambiante, celle que ses parents représentent à son berceau.

Ainsi, à travers les siècles, les cultures ont compensé les défaillances de l'héritérité. Elles ont structuré les conduites plastiques des petits humains, elles lui ont proposé des rôles, c'est-à-dire des conduites types, liées à une position définie dans la société. Ces rôles, qu'on apprend sans le savoir tout au long de l'enfance, vont constituer l'idéal masculin ou féminin de chaque groupe social, de même que l'idéal parental, l'exercice type de l'autorité, le service d'autrui, bref les innombrables « personnages » de la comédie humaine dans une société diversifiée.

Pendant les centaines de milliers d'années, voire les millions que nous avons passées dans l'insécurité des grandes forêts, avant l'invention de l'agriculture, il s'est surtout agi de conserver ces rôles¹.

¹ C'est un point sur lequel insiste A. VARAGNAC : *De la préhistoire au monde moderne*, Plon, 1954, p. 49 sq.

Toute innovation, dans la société, était dangereuse, parce qu'elle introduisait des risques auxquels on ne savait peut-être pas faire face. La déviation par rapport aux attentes collectives liées aux rôles principaux était par conséquent sévèrement réprimée. L'individu pesait peu. Il devait se soumettre, ou il était exclu. C'est sans doute dans ces profondeurs de la préhistoire qu'il faut chercher la racine de nos intolérances. L'altérité d'autrui nous menace. Nous cherchons d'abord à la réduire, à la minimiser, à la contrôler étroitement, à la désamorcer. Nous vivons chaque jour l'irritation de nos ancêtres, quand nous rencontrons des personnes coiffées différemment de nous, ou portant des jupes d'une longueur différente. Si nous le pouvons, vite nous appelons la police pour mettre à l'ordre ces spécimens dangereux de barbares, les autres que nous.

Et pourtant, nous voyons autour de nous le changement. Il affecte les objets : presque aucun de nos objets familiers n'a la forme traditionnelle de la société agraire. Nous dormons nus ou presque dans des lits tendres, avec des draps, alors que pour des milliers d'années, nous n'avions que des couches dures, où nous nous étendions tout habillés. Nous mangeons des mets déjà préparés, nous nous vêtons d'étoffes nouvelles, nous nous déplaçons plus vite que jamais homme ne l'a pu. Il n'est plus absurde de projeter passer quelques jours sur la lune. Mais tous ces changements dans nos objets, dans les matières dont ils sont faits, ne sont rien auprès des changements qui menacent nos rôles, dans les attentes implicites que ces rôles évoquent.

II

Nos sociétés traditionnelles, celles dont nous émergeons, répartissaient les tâches selon des principes simples : les grandes coupures sociales étaient liées à des lignées — certains commandaient de père en fils, d'autres n'avaient jamais fait qu'obéir ; les groupes d'âge variaient quelque peu les choses ; mais surtout, le sexe commandait à chacun ce qu'il devait faire, ou, plus souvent encore, ce qu'il ne pourrait jamais faire¹.

A cet égard, le milieu directeur est l'agriculture. Ce sont les tâches liées à la culture du sol que les deux sexes se sont réparties. L'homme a assumé les labours et la défense, le gros œuvre. La femme s'est réservé le soin de la basse-cour, les cueillettes, le service intérieur des ménages. On dit volontiers que c'est le mâle seul qui a déterminé cette répartition des tâches, et qu'il a pris pour lui celles qui avaient de la valeur, en condamnant sa compagne à toutes celles qui ne comptent pas. C'est une vue superficielle. Dans la société archaïque

¹ H. SCHELSKY : *Soziologie der Sexualität*, rde n° 2. Rowohlt, Hamburg, 1955, détaille les incidences de la sexualité sur l'ensemble des activités sociales.

grecque, l'égalité de valeur est assurée par la division des dieux eux-mêmes en six grands dieux mâles, et six grandes déesses, et toutes les nuances de la vie féminine et masculine se trouvent représentées au niveau le plus haut. Certes, il y a d'abord la femme-épouse et mère, la compagne du plus grand dieu. Mais il y a aussi la pensée pure et rapide, Athéna ou Minerve, la virginité farouche quelque peu sorcière en Diane-Artémis, la femme du plaisir et de la passion, Aphrodite-Vénus.

La tradition judéo-chrétienne est moins favorable aux femmes. Au départ, chez les Juifs, l'accent est presque fanatiquement masculin, mais à mesure que les siècles s'écoulent, au moins dans l'Eglise catholique, l'image de la Vierge vient tempérer quelque peu le patriarcat exclusif antérieur. Cette primauté masculine se traduit par mille traits encore contemporains, quoique peu à peu adoucis. Nous savons bien que nous situons les gens, au premier coup d'œil, en les rattachant à un groupe significatif. Devant un homme inconnu, nous nous demandons quel est son métier. Devant une femme, nous voulons savoir si elle est mariée ou disponible, si elle a des enfants, quel métier fait son mari. En d'autres termes, l'homme se profile sur l'arrière-fond de la société entière, tandis que la femme est renvoyée à son rôle sexuel.

Cette prédominance du point de vue masculin ressort bien du portrait robot que l'on peut faire de la femme et de l'homme¹. Si l'on prend une série d'adjectifs et qu'on les répartit entre les rôles masculin et féminin, on constate avec surprise, même quand on a voulu s'en affranchir, que les adjectifs positifs s'accumulent au pôle masculin, tandis qu'on réserve de préférence les qualités péjoratives à la femme. Dans la tradition, la vie militaire, la vie politique (surtout depuis l'ère des révolutions, parce que le système féodal tolérait souvent une femme aux responsabilités) sont choses d'homme, et l'essor industriel, essentiellement porté par des entrepreneurs masculins, a encore concentré de nouveaux pouvoirs dans les mains masculines. Par rapport à l'action sur le monde, la femme était la présence douce de l'être, le repos du guerrier, la récompense des rois, la conquête des chefs d'affaire et des banquiers. On attendait d'elle des attitudes de soumission, de déférence, d'effacement, bref un rôle plus proche de celui de l'enfant que de celui de l'adulte mâle.

Certes, tant que l'on a ignoré la formidable action structurante de la culture, on a justifié ces caractéristiques du rôle féminin par des « raisons » qui, en fait, n'en sont guère². On a cru que ce qui était

¹ Voir un questionnaire de ce genre dans : *** *La réussite de la femme*, CSA, 1970.

² M^{mes} MICHEL et TEXIER, dans leur livre : *La condition de la Française d'aujourd'hui*, coll. « Femme », Gonthier, 2 vol., 1964, polémiquent un peu lourdement contre ces raisons.

en réalité le fruit d'un moment historique s'inscrivait dans la nature même. On a cherché ainsi à saisir un « éternel féminin » qui se révèle maintenant terriblement « belle époque ». On pensait, loyalement du reste, que le rôle féminin était marqué par la constitution physique de la femme, par son rôle corporel dans la sexualité, par les circonstances de la maternité et de l'éducation des enfants, bref, par les « petites différences » qui séparent l'homme de la femme dans toute société.

Aucune de ces rationalisations ne résiste à un examen comparatif. Dans certaines cultures par exemple, la répartition des tâches est autre que dans la société agraire occidentale. Ce sont les femmes qui assument les gros travaux, et qui, notamment, portent les fardeaux lourds. Les intéressés expliquent tout naturellement que c'est leur constitution qui veut cela, parce que chacun peut constater que les femmes ont le cou plus robuste.

De même, il n'est pas absolument général que la femme attende la poursuite de l'homme : certaines sociétés renversent ici aussi les rôles, et ce sont les femmes qui engagent les relations sexuelles, et qui prennent toutes les initiatives que nous réservons, nous, aux hommes. Jusque dans le détail des positions amoureuses, notre société est particulière, et point du tout universelle, et nos normes sont historiques ou culturelles et non pas biologiques. Certes, partout ce sont les femmes qui mettent au monde, et ce sont aussi la plupart du temps elles qui élèvent l'enfant petit. Mais à partir de ces invariants, les cultures construisent des rôles et des attentes très différentes, de sorte qu'en fait, on trouve tous les modes de répartition des conduites entre femme et homme, entre père et mère¹.

Je n'insisterai pas sur les justifications religieuses qu'on a données et qu'on donne encore parfois. D'abord, elles varient très évidemment avec la culture ; et nous avons appris à respecter les religions autres, qui enserrent du reste la majorité du globe. Et surtout, à l'intérieur même d'une même tradition, comme la nôtre, on peut jouer sur les nuances internes des prescriptions religieuses pour justifier finalement toutes les attitudes. On voit actuellement nos théologiens reviser les conceptions traditionnelles de l'homme et de la femme, non pas au même rythme qu'elles changent dans les esprits, mais à un tempo qui contredit tout de même leurs prétentions d'immuabilité.

III

Le changement profond qui affecte le rôle féminin crée aujourd'hui des tensions superficielles, et provoque des manifestations

¹ Ces indications sont empruntées à M. MEAD : *L'un et l'autre sexe*, Gon-thier-Médiation, 1966, qui en donne bien d'autres.

outrancières où les deux sexes rivalisent en enfantillages. Pour certaines, il faut abolir la politique du mâle, et nulle n'est femme qui n'est pas lesbienne. Pour d'autres, la libération de la femme se traduit par un refus de colifichets secondaires, comme jupe ou soutien-gorge. D'autres encore demandent pour la femme la même liberté que celle dont jouit l'homme, liberté de choisir elle-même ses partenaires, d'en changer quand cela lui plaît, de mener sa vie comme elle l'entend, d'assumer même les enfants qu'elle désire sans s'encombrer d'un partenaire durable.

Tout cela n'est pas également sérieux. Mais dans chacun de ces traits de la révolte féminine, on retrouve un élément d'une modification profonde d'attitude, difficile à circonscrire, difficile à nommer, mais que je voudrais esquisser ici en quelques traits.

Il me semble, en effet, que la femme d'aujourd'hui passe d'un rôle centré sur le fait de sa *sexuation* à un rôle *personnalisé*. Naguère, elle se colletait avec l'attente sociale, et elle obéissait finalement à des injonctions collectives. Elle devait faire sa paix avec ce qu'on attend d'une petite fille, la gentillesse plus que l'agressivité, l'habileté gracieuse plus que la force ; puis elle se définissait elle-même par rapport à ce qu'on attend d'une jeune fille, savoir attirer les garçons sans se laisser prendre par eux, jouer avec le feu sans s'y brûler les doigts, jusqu'au moment où elle entrait dans son rôle de fiancée ou de requise. Puis la société lui prescrivait comment devenir femme, comment conduire son ménage, comment concevoir et porter ses enfants, comment les mettre au monde, comment les nourrir, au sein, à la bouteille, selon un horaire rigide ou à la demande. Le contrôle social restait étroit pour la jeune mère, pour la femme de trente ans, pour l'épouse, pour la grand-mère. A chaque étape, elle était vue comme la représentante d'un groupe, et elle devait, sous peine de choquer et d'être mise à l'ordre, se conformer à ce qu'on attendait de ce groupe. Et toutes ces attentes étaient sourdement déterminées par sa sexualité : petite fille, il fallait la tenir à l'écart, adolescente, c'est elle qui devait prendre distance, jeune femme ou jeune mère, elle restait dépendante de son époux ou de son enfant, mais toujours invisiblement par la même partie de son corps.

Aujourd'hui, une série d'évolutions convergentes ont rompu l'identification de la femme et de son sexe, et la mettent dans une perspective plus proche de celle que l'homme avait déjà conquise. Cela commence très tôt, par un rapprochement du garçon et de la fille dans les mêmes jeux, les mêmes classes, les mêmes loisirs. L'adolescente cesse de jouer à cache-cache avec sa propre sexualité. Elle l'intègre d'une manière toute différente de ce que ses mères encore ont connu (mais la vraie coupure semble se placer plutôt dans l'immédiat avant-première-guerre mondiale). Son sexe tend à ne plus lui faire

problème¹. Elle ne se conçoit plus non plus comme un garçon auquel il manquerait quelque chose, mais d'emblée vit la différence comme un élément positif qu'il lui faudra faire valoir, et non plus essentiellement comme un handicap à faire oublier. Mais c'est surtout l'adulte qui accède à une liberté nouvelle, à l'égard de ses propres élans, de ses besoins, de ses possibilités, de ses relations diverses. A l'intérieur de la relation humaine, la sexualité n'est ni oubliée, ni exclusive ; elle prend sa place, qui est grande, sans baver sur tout le reste. Certes, l'accès plus libre à la contraception, la pilule notamment, transforme l'attitude de la femme à l'égard des conséquences possibles d'une relation sexuelle. Mais c'est un élément seulement secondaire dans la mutation des attitudes profondes. Les conseillers conjugaux ont noté avec surprise une sorte de renversement dans les attitudes féminines à l'égard de la sexualité². Au début de ce siècle, souvent les femmes s'adressaient à eux parce qu'elles étaient importunées par les exigences de leur compagnon. Aujourd'hui, elles demandent des conseils pour aider ce compagnon à mieux tenir compte d'elles, de leurs besoins de plaisir et d'assouvissement. Elles ont conquis le droit d'un certain accomplissement, même sur le plan sexuel, qui, chose à première vue paradoxale, mais finalement compréhensible, manifeste précisément leur refus d'être de simples objets sexuels pour le mâle. Elles deviennent les sujets de leur propre vie charnelle.

De même, la conquête de la maturité renverse complètement les soumissions antérieures. Dans la tradition, la femme était absorbée par ses grossesses, par les suites de couches, par les maladies qui en découlaient, par le souci de la vie quotidienne. Elle avait été jeune, une rose vite fanée, et elle devenait vieille d'un coup, à vingt-cinq ans, à trente ans, avant de mourir vers la quarantaine. De nos jours, la grossesse et l'accouchement ne terminent plus la jeunesse des femmes. Après cette étape, pour les femmes qui ont des enfants et de manière plus prononcée encore pour celles qui n'en ont pas ou qui ne se sont pas mariées (sans pour autant renoncer à leur féminité), s'ouvre un âge nouveau, celui de la femme à proprement parler (par opposition à la jeune fille ou la jeune femme). Elles ont souvent des problèmes de vocation, à ce moment-là, parce que ni le ménage, ni les enfants grandis n'absorbent plus leur énergie, et qu'elles ont fait des études naguère, qu'elles voudraient maintenant reprendre ou utiliser professionnellement. Mais ce sont des êtres inédits qui appa-

¹ A. KOESTLER racontait l'anecdote de ce jeune couple zurichois, dans une librairie, devant un livre intitulé : *Le problème sexuel* ; « Pourquoi un problème ? » dit la jeune femme.

² Notation de VANCE PACKARD, dans : *Le sexe sauvage*, Calmann-Lévy, 1969, p. 188 sq.

raissent, que la tradition, comme je le rappelais, ne pouvait pas connaître, et pour lesquels aucun modèle n'existe.

De même les jeunes grands-mères de cinquante ans : elles jouent au tennis ou nagent vigoureusement, elles portent les robes de leur petite-fille ou peuvent lui en prêter ; aidées en cela par une médecine plus attentive qu'autrefois au maintien de la santé, elles abordent le troisième âge non pas comme un assouplissement progressif, mais comme un champ de nouvelles activités¹.

En d'autres termes encore, la personne émerge de la femme. Je veux dire par là que l'imprévisible originalité de chaque être transperce sous le vêtement dicté par la condition ou la situation biologique ou sociale. Mais du même coup, la femme actuelle surprend tout autrement que ses aînées. On raillait volontiers les caprices de ces dames. On les leur passait, comme le signe attendrissant de leur non-virilité. Actuellement, la personnalisation de la femme déroute les projets qu'on peut faire pour elle de l'extérieur, comme parent, ou comme mari imprudent, précisément parce qu'elle a conquis la liberté d'avoir ses propres projets, ses propres plans de carrière ou de loisirs, et qu'elle s'y accroche avec une obstination qui n'a plus rien du caprice de la belle époque.

On peut aider cette évolution. C'est précisément ce que se proposent les Suédois. Ils s'efforcent², au moins au niveau des modèles sociaux que suggèrent l'école ou les moyens de communication officiels, d'effacer toute différence entre ce qui est prescrit aux garçons et aux filles, aux jeunes gens et aux jeunes filles ou aux hommes et aux femmes. Il a fallu reviser tous les livres de lecture, pour en extirper ce qui liait exclusivement un sexe à une activité donnée, et le refusait à l'autre. De même, très vite, on mélange les sexes dans les activités scolaires, en évitant de reléguer les filles à la leçon de couture quand les garçons vont travailler le bois. Non, il se trouve des garçons pour apprendre à tricoter, et des filles pour apprendre à souder. Dans le couple, on ne considère pas comme naturel que l'homme se prélassse pendant que sa femme fait le ménage. On répartit les charges, plus selon les budgets temporels de chacun que par leur nature propre. Il est tout naturel que le père change le bébé pendant que la mère surveille les devoirs de l'aîné. Alternativement, les deux partenaires font la cuisine, ou les achats, ou se réfugient dans un livre.

On s'achemine ainsi vers un couple-équipe qui transforme l'image traditionnelle du couple parental. La mère n'est plus la confidente

¹ Bien d'autres remarques dans le même sens dans *La réussite de la femme*, ainsi que dans E. SULLEROT : *Demain les femmes*, Laffont - Gauthier, 1965.

² *La réussite de la femme*.

unique, ni le père préposé aux punitions fortes. Aucun des deux n'est plus la voie d'accès privilégiée au monde extérieur, mais c'est tantôt le père, tantôt la mère qui adopte la fonction instrumentale.

IV

Ce que j'ai essayé de décrire est encore seulement une tendance. Mais elle donne signification et consistance aux manifestations confuses de notre époque. Seulement, tant que le rôle est en voie de se modifier, on ressent tout naturellement passablement d'incertitude et d'angoisse. La femme d'aujourd'hui est entre deux statuts. Elle est encore sous la dépendance des attentes traditionnelles, qui sont dotées d'une inertie considérable, et qui se maintiennent bien au-delà des circonstances qui leur ont donné naissance. Elle est déjà en perspective de son rôle personnalisé nouveau, qui l'appelle à travers les recherches artistiques et sociales de notre époque. Entre les deux, elle hésite visiblement. Si elle opte pour la tradition, elle va le faire de façon agressive et outrancière, pour étouffer l'anxiété qu'elle ressent tout de même devant ce que d'autres, autour d'elle, considèrent comme un échec ou une résignation pleutre. Si elle vire vers l'avenir, elle le fait souvent aussi un peu bruyamment, comme si elle voulait se persuader elle-même du bien-fondé de ses attitudes nouvelles. Elle a tendance alors à identifier son ancien statut à une volonté explicite des hommes qui l'entourent, et se met à les dénoncer avec passion, même ceux qui ne demandent qu'à l'aider dans son ascension vers ses nouveaux sommets féminins.

Ainsi, dans l'immédiat, la femme actuelle semble déchirée et incertaine. Mais cette déchirure et cette incertitude sont le prix qu'elle doit payer, non seulement pour elle, mais pour la société entière des êtres humains, afin que naîsse une nouvelle culture, où les êtres seront associés créativement non pas en fonction de rôles prescrits de l'extérieur par le passé, mais en raison de leur affinité personnelle, de leur capacité à devenir toujours davantage eux-mêmes.

Goethe disait¹ d'un homme exemplaire : « Heureux celui qui n'a besoin ni de commander, ni d'obéir, pour être quelqu'un. » Dans un passé proche, la culture occidentale que nous a léguée notre histoire distinguait les hommes pour commander, les femmes pour obéir. A travers toutes les situations de la vie quotidienne, cette verticalité se retrouvait. L'homme était celui qui allait devant, celui qui ouvrait la route, celui qui défrichait les forêts, qui creusait les sillons. La femme venait derrière, faisant les fagots, glanant les épis tombés. Dans le droit, l'homme donnait son nom, la femme perdait le sien. Dans bien d'autres détails, l'homme engageait sa femme, quand il

¹ Dans *Goetz von Berlichingen*.

était marié, et la femme non mariée restait frappée d'un certain nombre d'interdits.

Il se trouve des femmes qui revendiquent leur période de dictature. Certes, il y en a toujours eu qui dominaient dans la famille. Mais certaines, aujourd'hui, veulent commander dans la société aussi¹, ou à tout le moins organiser la société de telle sorte qu'elles n'aient jamais à obéir à un homme.

La voie de l'avenir, ce n'est ni le patriarcat dont nous sortons après des milliers d'années d'histoire, ni le matriarcat qui peut-être l'a précédé, et qui lui succède dans certains pays, comme les Etats-Unis à certains égards. C'est une société de personnes libres, associées par leur liberté quand elles forment couples, indépendantes quand les circonstances de la vie et leur inclination propre le leur enjoignent. Et dans cette société d'hommes libres, d'hommes et de femmes adultes, l'autorité ne sera plus un rôle d'un des deux sexes, mais une fonction consentie à l'intérieur des groupements concrets, qui sera assumée, selon les cas, par l'un ou par l'autre sexe, voire par un des enfants. Dans cette perspective, il n'y aura plus guère de problème propre au groupe des femmes comme telles, en dehors de ce qui touche directement à leur rôle procréateur spécifique. Mais je sais bien que ce qui se prépare dans le secret des cœurs ne s'est pas encore traduit dans les structures de la société, que ni dans le droit, ni dans l'activité économique, ni dans l'exercice du pouvoir politique, la femme n'est encore tout à fait personnalisée, et que le fait d'être femme barre encore l'accès à certains postes dans la vie nationale. Que la route, à cet égard, soit encore longue, ne doit pas nous empêcher, au sein de nos relations humaines, d'anticiper quelque peu sur les institutions inertes et de vivre, dans notre vie privée, déjà en fonction d'une société de personnes libres.

PHILIPPE MULLER.

¹ Voir, par exemple, le montage photographique d'un gouvernement français exclusivement formé de femmes, *L'Express*, n° 1125, 29 janv.-4 févr. 1973.